

MAMEN
SÁNCHEZ

**Bienvenue
à la charmante
pension de
Cecilia Dueñas**



NA
MI



Après son divorce à la veille de ses 43 ans, Cecilia Dueñas fait ses valises et quitte son luxueux appartement avec terrasse et son poste dans un prestigieux cabinet d'avocats. Un nouveau départ l'attend dans la maison madrilène remplie de souvenirs qu'elle a héritée de ses grands-parents. Pour chasser sa solitude, elle transforme ce charmant pavillon sur les rives du Manzanares en pension pour étudiantes et établit un règlement intérieur : interdiction de fouiller dans les affaires d'autrui, d'écouter aux portes ou de ramener des hommes.

Mais les petits arrangements de ses turbulentes résidentes – et les tendres manigances des fantômes de ses grands-parents qui déambulent dans la demeure en pantoufles et tablier à fleurs – viennent bouleverser tous ses plans. Car même Cecilia ne peut empêcher l'amour de se frayer un chemin dans la plus belle pension du monde...

Mêlant aventure rocambolesque et un soupçon de mystère et de magie, un roman pétillant au rythme effréné.

.....

Directrice adjointe de la revue *¡Hola!*, Mamen Sánchez est l'autrice de plusieurs livres qui connaissent un grand succès en Espagne. Son premier roman traduit en français, *La Gitane aux yeux bleus*, est un best-seller international.

Traduit de l'espagnol par Judith Vernant

ISBN : 978-2-493816-14-6



9 782493 816146

20,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : © Constance Clavel
Illustration : © Constance Clavel



**NA
MI**



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

BIENVENUE À
LA CHARMANTE PENSION
DE CECILIA DUEÑAS

Titre original : *Se prohíbe mantener afectos desmedidos en la puerta de la pensión*

© María del Carmen Sánchez Pérez, 2014

© Espasa Libros S. L. U., 2014

Traduit de l'espagnol par Judith Vernant

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-14-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Mamen Sánchez

BIENVENUE À
LA CHARMANTE PENSION
DE CECILIA DUEÑAS

Roman

Traduit de l'espagnol par Judith Vernant

**NA
MI**

*À Caro, qui m'a inspiré le titre et l'idée de ce livre.
À Ana Rosa et Miryam, qui m'ont offert leur enthousiasme.
Et à Monica, qui va adorer.*

Il est interdit de se laisser abattre
pour des motifs contraires au bon sens

CECILIA ALLAIT ÉCRIRE « PLEURER » au lieu de « se laisser abattre », mais elle se dit qu'un jour, peut-être, au bout d'un temps à peu près raisonnable, il se pourrait que ses larmes se tarissent et que pourtant la tristesse se refuse à quitter sa maison. Qu'elle s'installe durablement sous son toit, entre les lames du plancher, dans les charnières des portes et des fenêtres, viciant l'air, se condensant comme la vapeur d'eau des nuages, et qu'elle continue de produire une pluie amère pour des années encore.

Il faudrait bannir la tristesse, alors. « Il est interdit d'être triste », écrivit-elle. Et elle alla se coucher.

Puisque le jour où ces larmes obstinées cesseraient de couler n'était pas encore arrivé, elle pleura pendant une heure avant de trouver le sommeil.

L'idée des motifs contraires au bon sens lui vint le lendemain matin, après avoir passé au crible pour la énième fois les arguments invoqués par son mari pour la quitter. En gros, il y en avait trois : un, il n'était plus amoureux d'elle ; deux, après douze ans de mariage et à bientôt quarante-cinq ans, il se rendait finalement compte qu'il ne voulait pas avoir d'enfants ; et trois, il avait besoin de se trouver lui-même.

Les trois arguments pouvaient être aisément réfutés, car ils défiaient le bon sens. En premier lieu, on ne cesse pas d'être amoureux de quelqu'un du jour au lendemain. En deuxième lieu, on ne prend pas soudainement conscience d'un désir aussi fondamental que celui d'être père ou non quand on vient de passer douze ans à tenter de mettre sa femme enceinte. Enfin, en troisième lieu, il est impossible de se trouver soi-même quand on ne cherche véritablement qu'une seule chose, à savoir les bas oubliés par sa maîtresse dans le lit conjugal – bas que la femme de ménage a trouvés, mis

à la machine sans poser de question et soigneusement rangés parmi les sous-vêtements de l'épouse légitime, laquelle n'a jamais porté de bas résille, car elle trouve ça vulgaire.

Elle écrivit donc : « Il est interdit de se laisser abattre pour des motifs contraires au bon sens », et ce fut la première des règles qu'elle établit à la pension.

Elle ne supportait pas l'idée de continuer à vivre dans l'appartement-terrace au dernier étage, face au Retiro, qui avait été son foyer pendant toutes ces années. Soudain, son propre logement était devenu un lieu hostile, perfide. Et sa literie lui donnait la nausée.

Quand vint le moment de liquider la communauté – expression bricolée, aseptisée et indolore qu'emploient les avocats pour désigner un fiasco conjugal –, elle renonça à tous les biens immobiliers, en échange d'un petit pactole. Son mari accepta, car il se sentait coupable. En sortant de chez le notaire où ils s'étaient mis d'accord sur les termes du divorce, une fois dissoute cette histoire d'amour qui, du jour au lendemain, était devenue une entreprise, un contrat réglé par une poignée de main et un au revoir, les parties, à savoir elle et son mari, désormais sans patronyme ni patrimoine en commun,

prirent des chemins séparés. Ils furent liquidés et dissous, comme leurs avocats le leur avaient expliqué. Lui, liquidé. Elle, consumée. Lui, dissous. Elle, au trente-sixième dessous.

Par chance, la question du logement était la seule qui n'inquiétait pas Cecilia. Elle était propriétaire d'une maison – pas très chic ni très moderne, mais pleine de bons souvenirs.

Dans les années 1970, ses grands-parents avaient acheté un pavillon plutôt modeste à Madrid, au bord du Manzanares, qui, à mesure que la ville grossit, et surtout après les travaux du périphérique et les projets d'embellissement du rivage, prit du galon au point de devenir un havre appréciable. Il était vide depuis trois ans, depuis le décès de ses grands-parents, morts de cause naturelle – lui, à quatre-vingt-treize ans, elle, à quatre-vingt-onze, une grippe mal soignée, une pneumonie partagée, et hop, au ciel tous les deux. En un mois. La maison ne pouvait être considérée comme un bien en commun, puisqu'elle appartenait déjà à Cecilia avant son mariage.

— Je vous la rachète, à crédit. Vous, vous continuez de vivre ici, sans rien changer à vos habitudes, et plus tard, elle sera à moi.

— Elle aurait été à toi de toute façon. Tu es notre seule petite-fille.

— Eh bien, disons que c'est un loyer, si vous préférez. Je veux juste vous aider à payer les charges. C'est normal.

— Et tes parents, ils sont d'accord ?

Bien sûr que oui. Ils étaient non seulement d'accord, mais ravis de l'idée. Tout le monde était content : les grands-parents étaient à l'abri du besoin, la petite-fille bien entourée, la question financière résolue et la maison assurée de ne pas tomber en ruine. Les parents de Cecilia restèrent vivre à Águila, capitale de la région de Tierra de Campos, au-dessus de la librairie Macondo, propriété de la famille, flânant sous les peupliers et assistant à la messe le dimanche. Elle termina ses études de droit et décrocha un stage dans un prestigieux cabinet d'avocats, qui l'embaucha et lui permit de payer sereinement son crédit. La maison lui appartenait officiellement bien avant le décès de ses grands-parents. Ce qui, quand vint le moment du divorce, constitua sa planche de salut.

Elle s'appelait Cecilia en hommage à son arrière-grand-père Cecilio, illustre architecte auquel la ville d'Ávila avait consacré une rue en souvenir de ses grands

travaux, parmi lesquels la rénovation des arènes et la construction d'un casino sur la plaza Mayor. Ses descendants bénéficiaient de privilèges essentiels dans la vie : une carte de membre du casino à vie et des places aux arènes gracieusement offertes par la municipalité.

— Mais enfin, que veux-tu de plus ? demandèrent ses parents, à la fois stupéfaits et curieux, quand Cecilia leur annonça son projet d'aller étudier le droit à Madrid.

— Voir le monde, répondit-elle, encore pleine d'illusions.

Ils convinrent donc tous les trois de cet arrangement si opportun, avant d'appeler les grands-parents : « Si ça vous va, Cecilia viendra vivre avec vous le temps de ses études. »

Le 1^{er} octobre 1990, un samedi (elle s'en souvenait comme si c'était hier), elle prit le train qui la mena, en un peu moins de trois heures, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte. À l'arrivée, ses grands-parents l'attendaient, radieux, heureux de l'accueillir dans leur maison au bord de la rivière.

Ils lui avaient réservé la plus belle chambre, la plus grande, avec baie vitrée, placards intégrés et salle de bains, qui jusque-là avait été la leur. Quant à eux, ils avaient migré dans un coin sombre donnant sur la rue.

Elle refusa catégoriquement, arguant qu'elle préférerait le grenier, où elle se sentirait indépendante et libre, où elle pourrait se croire dans une chambre de bonne à Paris avec vue sur la Seine, où elle pourrait prendre le soleil en bikini sur la terrasse en s'imaginant être à Hawaï, ou bien s'enfermer pour réviser en silence pendant qu'ils s'affairaient en bas, comme deux petits lutins bruyants, dirigeant leur orchestre d'ustensiles de cuisine et d'outils de jardin.

Les combles comprenaient deux pièces mansardées et un petit cabinet de toilette près de l'escalier. La plus grande disposait d'un accès à la terrasse et d'un placard. Les grands-parents utilisaient la plus petite pour ranger des bricoles. Cecilia passa plusieurs jours à déplacer un bric-à-brac d'objets et de vieux meubles à la cave. Elle en sauva quelques-uns de l'exil en les réutilisant, une fois retapés, peints et vernis, comme décor de sa nouvelle vie. Le résultat fut impressionnant : le grenier avait ressuscité.

— Tu devrais te lancer dans l'architecture, s'exclama mamie Teresa en voyant l'œuvre de sa petite-fille. Tu as hérité du don de ton arrière-grand-père.

Les poutres du plafond étaient poncées et peintes en blanc, tout comme la vieille tête de lit désuète. Les tables

de chevet, avec leur plateau en marbre et leur petite porte pour dissimuler le pot de chambre, arboraient une couleur bleu marine. Quant aux rideaux antédiluviens, ceux-là mêmes qui avaient passé des siècles pliés dans un coffre, ils tamisaient désormais la lumière du soleil couchant qui filtrait par les fils de dentelle. Quelques géraniums tardifs fleurissaient la terrasse, dont le mur était couvert de rosiers grimpants. Le fauteuil d'osier, que ses grands-parents comptaient mettre au rebut, était revenu à la vie grâce à une simple couche de peinture blanche et à un coussin à fleurs. Dans la salle de bains, toutes les serviettes étaient blanches, tout comme la petite fenêtre et les murs. Le débarras était devenu un petit bureau, avec ses étagères toutes neuves remplies de livres, la table oubliée, la chaise en métal, le miroir doré et le lampadaire avec un nouvel abat-jour en toile de jute – faire du neuf avec de l'ancien, quelle idée moderne !

Cecilia gardait les clés de la maison dans un petit coffre en bois. Depuis la mort de ses grands-parents, elle n'y était retournée qu'une seule fois : le jour où ils avaient vidé les placards et rapatrié les meubles à Águila. Ils avaient réparti le tout entre les parents et

les proches qui souhaitaient conserver un souvenir, conformément à la volonté des défunts, ainsi résumée dans leur court testament : « La vraie richesse, c'est de n'avoir besoin de rien. Et nous avons été infiniment riches, car nous n'avons jamais eu besoin d'autre chose que de notre amour, notre maison et le peu qu'elle renferme. Distribuez tout ce dont vous ne voulez pas. Car rappelez-vous que tout ce qui n'est pas donné est perdu, comme disait Mère Teresa. »

À l'époque, Cecilia était heureuse en mariage et vivait une existence insouciante dans son appartement au dernier étage, face au Retiro. Elle ne conserva donc que la vaisselle de Talavera bleu et blanc portant les initiales T et M, les nappes brodées à la main par mamie Teresa et la collection de pipes en bois de papi Miguel. Elle pleura des rivières devant les déménageurs et ferma la porte à clé quand les camions disparurent dans le lointain. Plus tard, sa mère lui fit un compte rendu détaillé de la répartition de l'héritage : la joie des destinataires de ces cadeaux inattendus, le surprenant destin des livres, des vêtements, des tableaux, de la collection de boîtes en porcelaine, du piano, de la pendule à coucou et du fauteuil à bascule. À la fin, il y avait des souvenirs de ses grands-parents éparpillés dans toute la région.

Jamais elle n'envisagea de mettre la maison en location. Il aurait été difficile de trouver un locataire solvable pour cette bâtisse vieillotte et vide, qui avait besoin d'une réfection de fond en comble. La tuyauterie était en fer, le chauffage au charbon et la cuisine au butane. L'investissement aurait largement dépassé les perspectives de rentrées, *a fortiori* en pleine crise, avec toutes les expulsions pour loyers impayés et la pénurie de crédits bancaires. Elle-même n'était pas en situation d'entreprendre de tels travaux, pour autant que le jeu en ait valu la chandelle, si bien que la seule décision raisonnable était de tourner le verrou et d'attendre la suite. Plus tard, peut-être, elle tomberait enfin enceinte et ses enfants finiraient par rénover la maison de ses grands-parents pour lui offrir une seconde jeunesse.

Cela n'arriva pas. À quarante-trois ans et de nouveau célibataire, elle dut admettre qu'il était très improbable de voir un jour ces bâtisseurs imaginaires à l'œuvre. Avant tout parce qu'ils avaient fort peu de chance de venir au monde.

Je pourrais faire un bébé toute seule, se dit-elle, un soir de solitude, dans l'appartement du Retiro, quand elle

arriva à la conclusion que sa vie avait été la plus grande perte de temps de l'histoire de l'humanité et qu'elle croyait encore pouvoir arranger ça.

Elle prit rendez-vous dans un centre de procréation assistée et commit l'erreur d'y aller seule, sans une amie pour essuyer ses larmes.

Dans un petit bureau blanc et impersonnel, une femme médecin lui décrivit en détail les traitements de stimulation hormonale auxquels elle devrait se soumettre, ainsi que leurs effets secondaires. Elle lui dit qu'à son âge, elle devrait recourir à un don d'ovocytes, car la qualité des siens était catastrophique. Ensuite, elle lui présenta le menu des gamètes mâles, dont le prix oscillait entre trois cents et cinq cents euros. Enfin, elle la prévint que la fécondation in vitro impliquait certains risques, un tarif d'environ douze mille euros et un taux de réussite de vingt pour cent.

— Je voudrais un bébé blond aux yeux bleus, osa-t-elle demander.

— Eh bien, ça va être compliqué, répondit le médecin, parce qu'en Espagne, la loi ne permet pas de choisir le donneur. Elle nous oblige à respecter les caractéristiques des futurs parents. Et comme vous êtes brune et petite, on imagine facilement à quoi ressembleront

vos enfants. Mais bon, c'est aussi ce qui se passe dans la nature. En général, les enfants ressemblent à leurs parents.

— Certainement pas, docteur ! protesta Cecilia. Qu'est-ce que vous croyez ? Dans la nature, on choisit le donneur. Si j'avais épousé un Suédois, j'aurais des enfants blonds, non ?

— C'est possible.

— Alors, trouvez-moi un Suédois, bon sang ! À moins qu'il n'y ait pas de donneur suédois dans votre foutue clinique toute blanche et toute propre qui sent le fric à plein nez ?

Ils la mirent dehors à l'aide du psychologue de la clinique, qui accourut à l'appel au secours de sa collègue et rédigea un certificat d'inaptitude. « Au cas où cette folle reviendrait », dit-il en remettant au médecin le document qui mettait un terme à la lubie de Cecilia de devenir la mère d'un Suédois.

Une fois écartée la possibilité de laisser la maison de ses grands-parents en héritage à ses descendants, la propriété se mit à lui apparaître en rêve. Au début, elle n'était que le décor de ses aventures oniriques, mais ensuite, peu à peu, elle en devint l'unique protagoniste.

Cecilia s'éveillait dans son lit défait, seule, avec la sensation que son appartement ne lui appartenait plus et l'envie de retrouver les bras protecteurs de ses grands-parents, le grenier aux poutres blanches, le jardin où papi Miguel cultivait ses légumes et la chambre où mamie Teresa jouait du piano.

— Je te vends ma part de l'appartement, proposait-elle à son ex-mari quelques mois après leur séparation.

— Sérieusement ?

Il adorait cet endroit, ce quartier, avec le Retiro à deux pas, les restaurants de la rue Alfonso XII où il avait ses habitudes, les boutiques chics des rues Serrano et Velázquez, les galeries d'art, les terrasses en été, les bouquinistes, les trottoirs larges et les longues avenues.

— Je n'en veux pas.

— Et tu comptes vivre où ?

— Dans ma maison. Celle du Manzanares.

Son mari éclata de rire.

— J'adore la façon dont tu parles de cette ruine ! À t'entendre, on croirait que ce coin immonde est aussi merveilleux que l'île de la Cité.

— Dans mes rêves, il l'est.

Il accepta. L'appartement fut estimé à un million d'euros : cent vingt mètres carrés, terrasse comprise, mobilier et place de parking inclus. Le jour où le divorce fut prononcé, son ex-mari s'y installa avec sa nouvelle fiancée. De Cecilia, curieusement, il ne restait pas trace.

Il est interdit de montrer de la compassion
à l'égard d'autrui sans qu'il l'ait demandé

LE RENDEZ-VOUS AVEC L'ENTREPRENEUR étant fixé au mercredi midi, elle prit une journée de congé pour convenance personnelle. Le responsable des ressources humaines se montrait très compréhensif envers la situation de Cecilia. Depuis le divorce, il fermait les yeux sur ses absences continuelles. Elle l'appelait en prétextant des gripes imaginaires, mais avec une voix d'outre-tombe et le nez si bouché que n'importe quel DRH moins aguerris s'y serait laissé prendre.

— Tu devrais demander un arrêt pour dépression, lui conseillait-il.

— Mais je ne suis pas dépressive, répondait-elle. Je suis triste, en colère, blessée, angoissée, irritable, déprimée, humiliée. Mais pas dépressive.

Quoi qu'il en soit, sa productivité ces derniers mois laissait amplement à désirer. Pendant les réunions d'équipe, Cecilia restait silencieuse, le regard dans le vague, errant sur son champ de bataille intérieur parmi les blessés et les morts. Ses clients se plaignaient du peu d'attention qu'elle portait à leurs dossiers. Dans les tribunaux, on commençait à murmurer dans son dos. Elle qui avait toujours été si coquette se négligeait au point de ressembler désormais à une nonne en civil. Elle préférait les mocassins aux escarpins, et ses cheveux, striés de gris, étaient coiffés en un austère chignon bas. Elle s'était achetée des lunettes à monture d'écaille pour sa presbytie et avait troqué ses tailleurs cintrés pour des chandails et des pantalons amples. À quarante-trois ans, elle en paraissait cinquante. Elle commençait à détonner dans ce prestigieux cabinet d'avocats où le succès se mesurait à la marque d'un vêtement ou au prix d'une montre.

— Essaie au moins de faire attention, l'avertissait le DRH. Il vaut mieux demander un arrêt maladie ou un congé sans solde que de te retrouver un jour avec un licenciement pour faute.

— Mais je peux quand même prendre ma journée, non ?

— Évidemment. Je te la décompte de tes vacances d'été, pas de problème.

Il était midi moins le quart. La rue était silencieuse et un timide soleil hivernal brillait à l'oblique. Avant d'ouvrir la grille qui donnait sur le jardin, Cecilia constata que les liserons avaient tant poussé ces trois dernières années qu'ils dépassaient maintenant les arbustes, donnant à l'ensemble une note à la fois légèrement sinistre et délaissée. Elle songea qu'il faudrait aussi s'occuper du jardin, et ne put s'empêcher de se rappeler son grand-père, toujours aux petits soins pour ses plantes, avec son sécateur, son arrosoir jaune, ses bottes en caoutchouc boueuses et le bas de ses pantalons sale. Il aurait été très triste de voir l'état lamentable de la pelouse qu'il bichonnait tant.

De l'autre côté de la grille, la maison avait moins mauvaise allure qu'elle ne l'avait craint. Le toit avait